

## LA CHRONIQUE: UN GENRE LITTÉRAIRE QUI PEUT RENDRE HOMMAGE A LA MEMOIRE POLITIQUE D'UN PAYS

Ida Lúcia Machado\*

**Résumé:** Cet article tient à montrer que la vie politique d'un pays peut aussi être représentée par la littérature. L'analyse discursive de quelques extraits des chroniques politiques (écrites par L. F. Veríssimo) nous a permis de voir, en filigrane, une esquisse de la mémoire des plusieurs années de vie politique au Brésil. La chronique se prête à ce type d'approche parce qu'elle est un genre littéraire mixte, qui s'équilibre entre effets de réel et effets de fiction. Dans le présent cas, il faut souligner que les faits historiques qu'elle raconte ont été empreints du regard souriant et à la fois doux-amer (ironie oblige) de l'auteur.

**Mots-clés:** Chronique; mémoire; ironie; analyse du discours.

Nous esquisserons dans cet article un portrait rapide de la vie politique au Brésil lors des trente dernières années (1980-2010) et puis, en nous appuyant sur un genre littéraire qui oscille entre le factuel et le fictionnel (la chronique), nous analyserons quelques cas de figure qui pourront fournir une vision certes panoramique mais, en même temps, assez symbolique de la politique brésilienne, puisque elle sera teintée d'une subjectivité propre aux textes littéraires.

Cet article assumera ainsi un aspect forcément composite: bien qu'il présente une vision condensée de la politique brésilienne, il sera également illustré par un *corpus* contenant des

---

\* Universidade Federal de Minas Gerais / CNPq.

extraits de chroniques de l'écrivain brésilien Luís Fernando Veríssimo; on y observera surtout la présence de l'ironie stratégiquement utilisée en tant qu'élément de communication et de captation des lecteurs.

Mais avant tout, nous devons faire un bref rappel de l'histoire politique du Brésil, de 1980 à 2010, pour justifier le choix du *corpus* et les buts de cet article. Encore faut-il préciser que nous ne sommes ni scientifiques politiques ni historiens. Nous plaçons nos recherches sur une sorte de "pont" représenté par l'analyse du discours (AD), discipline que nous permet d'observer et de réfléchir sur la constitution de différents discours sociaux, en l'occurrence, les discours littéraire et politique. Et si l'on songe aux "personnages" de ces discours placés dans le véhicule de diffusion "chronique politique", on verra bien que, dans ces trois décennies de vie politique au Brésil, ils ont bien changé. Il suffit de rappeler que les cinq premières années de cette période font encore partie de l'époque la plus sombre de la politique brésilienne: celle de la dictature militaire, qui a frappé le Brésil de 1964 à 1985.

On ne peut parler de 1980 sans revenir à 1979, où la victoire du parti appelé MDB (Mouvement Démocratique Brésilien) dans les élections régionales a contribué, on s'en doute, à la mise en place des procédés visant à ré-démocratisation du pays. Par exemple: la loi de l'Amnistie qui a permis à plusieurs Brésiliens exilés aux quatre coins du monde de revenir au pays, loi décrétée par le "président-dictateur-général" João Figueiredo. Cette même année est aussi marquée par le retour des partis politiques et même par la création d'autres. Ainsi réapparaissent sous des sigles nouveaux: L'ARENA, rebaptisé PDS (Parti Démocratique Social), et le MDB, rebaptisé PMDB (Parti du Mouvement Démocratique Brésilien). Mais un des événements le plus paradoxaux de cette époque dictatoriale est sans doute la création du PT (Parti des Travailleurs) aussi bien que la légalisation du PDT (Parti Démocratique des Travailleurs), car tous les deux s'opposaient foncièrement à la dictature et aux politiques de l'extrême droite.

En 1984, des politiciens qui étaient contre le maintien du régime militaire, des intellectuels et des “vedettes” (écrivains, professeurs, chanteurs, acteurs, joueurs de football) et des millions de Brésiliens se sont peu à peu rassemblés et ont organisé le mouvement “Diretas já”,<sup>1</sup> qui a donné lieu à plusieurs manifestations dans tout le pays. Le mouvement voudrait que la loi “Dante de Oliveira” soit approuvée et que le peuple puisse élire son président par suffrage universel. Grande déception: la Chambre de Députés l’a refusée. Mais le mouvement avait déjà provoqué une rupture (positive) avec le dernier gouvernement issu de la dictature.

Ainsi, le 15 janvier 1985, un Collège Électoral a choisi le député Tancredo Neves, du PMDB, pour occuper le poste de président du pays. Neves était très apprécié par le peuple, car il avait appuyé et participé de la campagne “Diretas já”. Il semblait que le glas sonnait pour le régime totalitaire... Pourtant – mystères de la vie politique! Neves est tombé gravement malade et cela à un jour de son investiture! La consternation voire la tristesse des Brésiliens a été énorme. Suite à une série de complications dues à sa maladie et à son séjour en hôpital, le décès du quasi président n’a été déclaré officiellement qu’au 21 avril 1985<sup>2</sup>... Son vice, José Sarney l’a succédé: lui aussi avait été choisi par la junte militaire qui “rendrait le pouvoir au peuple” comme le disaient les médias de l’époque.

---

<sup>1</sup> “Diretas já”: sorte de cri populaire ayant la forme d’une figure de langage, la litote, et que l’on peut traduire approximativement par: “Le peuple veut récupérer *illico presto* tous ses droits démocratiques et élire ses dirigeants par le suffrage universel”.

<sup>2</sup> Le 21 avril est la date d’une grande fête nationale brésilienne: celle du héros surnommé Tiradentes, leader du mouvement “Inconfidência Mineira”, au XVIII<sup>e</sup> siècle; lui et ses compagnons désiraient libérer le Brésil du royaume portugais: le mouvement a échoué et Tiradentes a été condamné à la mort. Il était né au Minas Gerais, tout comme Tancredo Neves. Inutile de dire que cette “coïncidence” a paru un peu forcée et a fait couler beaucoup d’encre.

Sarney a été ainsi président du Brésil du 15 mars 1985 au 15 mars 1990. Il a dû affronter tant bien que mal les trois grands problèmes du pays, soit: la pauvreté urbaine, l'inflation qui avait atteint des hauteurs inimaginables, et une énorme dette extérieure. Quant au peuple, si l'on adopte une vision bien générale, on peut dire qu'il se sentait (au moins) plus libre sans l'assujettissement provoqué par la dictature et s'apprêtait à participer aux prochaines élections présidentielles, cette fois-ci par le suffrage universel.

Et le peuple a élu un jeune politicien, Fernando Collor de Mello, qui avait un certain "aplomb" et qui promettait chasser les "Maharajas" soit, les fonctionnaires du gouvernement et tous ceux qui détenaient des postes stables, obtenus grâce à des concours publics. Il faut dire que les presses écrite et télévisée qui ont appuyé Collor<sup>3</sup> ont joué un rôle important dans ces élections. Les deux véhicules médiatiques ont misé sur la valeur de Collor en glorifiant sa jeunesse, son apparence et son *éthos discursif*, *éthos* construit d'un bout à l'autre, évidemment. Le candidat avait la figure d'un acteur des "téléromans" de la télévision et il parlait avec emphase, en rythmant ses discours de mots tonitruants: il se positionnait comme le politicien du nouveau Brésil. Il faut dire que la majeure partie des Brésiliens l'a bien cru et l'a donc élu.

Pourtant le gouvernement Collor s'est vite révélé une succession d'échecs et de corruptions. Curieusement, c'est son propre frère, Pedro Collor<sup>4</sup> qui l'a dénoncé, en fournissant des preuves d'un trafic d'influences orchestré surtout par l'un des hommes de confiance du président, Paulo César Farias – très vite connu par les seules initiales de son nom, "PC".<sup>5</sup> La situation de la république tournait au ridicule... Le peuple a organisé de

---

<sup>3</sup> Surtout le journal *Le Globo* et sa chaîne de télévision du même nom.

<sup>4</sup> Pedro Collor a été appelé ironiquement par la presse écrite brésilienne de "L'homme au masque du Frère"....

<sup>5</sup> En 1996, PC a été tué dans des circonstances mystérieuses...

nombreuses manifestations en demandant l'*impeachment* de Collor. Il ne restait qu'à la Police Fédérale et au Congrès d'organiser une enquête sur la véracité des faits: la conclusion de celle-ci a été accablante, voire honteuse. La Chambre de Députés a voté pour la sortie du pouvoir du président, le peuple s'en est réjoui et ainsi, de fil en aiguille, le 29 septembre 1992, Collor a dû abandonner son poste, en le laissant à son vice-président, Itamar Franco. Le 8 octobre 1992 (à la veille du vote du Sénat qui allait décider son destin) Collor a démissionné. Le Sénat l'a quand même jugé et l'a déchu de ses droits civiques pour une période de huit ans.

Avant de se présenter aux côtés de Collor, Itamar Franco avait déjà changé plusieurs fois de parti au long de sa vie politique. Quand il a assumé le pouvoir, le Brésil coulait sous le poids d'une sévère crise économique. Mais ce président a mis en place le "Plan Réal" qui a tant bien que mal réussi à stabiliser l'économie. Pour cela Itamar Franco a compté sur son Ministre des Finances, le politicien Fernando Henrique Cardoso.

Fort de son succès avec la création du "Plan Real", Fernando Henrique Cardoso (FHC) accumulait dans son *curriculum vitae* d'autres atouts assez favorables: c'était un intellectuel, un sociologue lié à la plus importante université du pays (Université de São Paulo), ex-exilé politique<sup>6</sup> ... Glorifié par tous ces succès, ce politicien a été facilement élu président au premier tour des élections, le 3 octobre 1994. FHC a fait changer la Constitution afin de pouvoir disputer un second mandat et a ainsi obtenu une nouvelle victoire électorale, le 4 octobre 1998. Il a donc gouverné le Brésil pendant huit ans, soit du 1<sup>er</sup> janvier 1995 au 31 décembre 2002.

Plusieurs partis politiques ont cohabité avec le sien, le PSDB (considéré comme un parti de "centre-gauche"). Mais son

---

<sup>6</sup> Et qui, pendant son exil, avait enseigné ou avait fait des conférences dans des universités françaises, anglaises, américaines...

principal soutien est venu sans aucun doute du puissant PMDB, qui était à l'époque le plus grand parti "centriste" du Brésil.

Il est facile de deviner qu'une coalition si large de partis autour d'un président ait eu son lot d'incohérences. Il est vrai que ce gouvernement, qui se nommait une "social-démocratie", n'a pas hésité à prendre des mesures économique libérales: il a privatisé plusieurs entreprises publiques en ouvrant le pays aux investissements des pays étrangers... L'économie brésilienne a été ainsi pratiquement "accaparée", "dénationalisée", plus que jamais dans l'histoire du pays, en tant que république. La dette du Brésil a atteint son comble, le smic n'a pas bougé pendant sept ans, ni les salaires des fonctionnaires, entre autres. Soyons plus précis: la dette avec le FMI est arrivée à 40 milliards de dollars, la création d'emplois a subi une réduction, et le Brésil est arrivé à la fin de ce double mandat avec un résultat négatif de 8 milliards de dollars dans le commerce international!

En 2002, les élections présidentielles ont bien remué le scénario politique brésilien. L'ex-ouvrier et leader syndicaliste Luiz Ignácio Lula da Silva est donc arrivé au pouvoir avec la promesse de changer les voies de la politique brésilienne et de s'occuper de la partie la plus démunie de la population. Vaste programme, que le président a essayé d'accomplir, bien qu'il ait été très critiqué par certains; son programme passait souvent par la voie de l'assistance sociale aux pauvres (la fameuse "corbeille de base", contenant des produits de première nécessité distribués aux familles sans revenus). Le président Lula a aussi entrepris des efforts pour mettre en place d'autres types d'aide liés à la santé et a essayé de créer de nouveaux emplois. Mais les différences sociales au Brésil continuent immenses: d'un côté on voit des milliardaires et de l'autre, de gens qui n'ont même pas un toit où vivre...

Un point assez remarquable dans la politique du dernier président de cette liste de trente ans pour nous dressée,<sup>7</sup> de façon panoramique, se situe dans sa position face à la politique internationale et dans le fait que son gouvernement a liquidé l'énorme dette du Brésil avec le FMI. En effet, plus que ses prédécesseurs, Lula a cherché à obtenir une "place" stable pour le Brésil chez les "Grands du monde".

Ainsi, tandis que FHC montrait une "acceptation implicite par rapport au Consensus de Washington (...) Lula et le PT n'ont jamais caché leur refus explicite par rapport à ce Consensus".<sup>8</sup> En d'autres termes, Lula a cherché concrètement, une sorte de "multipolarité", bien que le président ait également efforcé de maintenir une relation amiable avec les Etats-Unis et d'autres grandes puissances mondiales, telles que la France par exemple.

Le Brésil a obtenu, en 2009, un siège à l'ONU; néanmoins celui-ci n'est pas encore permanent. Mais les dés sont jetés... Le gouvernement Lula passera ainsi à l'histoire du Brésil comme le premier gouvernement de gauche légalement élu, par suffrage universel, qui a fait le pays gagner plus de respect face à la communauté internationale: cela se doit au succès de la politique externe menée par Lula, mais aussi au succès d'une politique interne. Toujours est-il que, pour vaincre les élections pour deux mandats, le PT de Lula a dû faire des concessions et des alliances avec d'autres partis brésiliens. Et l'histoire politique du Brésil continue...

Observons ensuite comment elle est "expliquée" dans les domaines d'un genre littéraire assez hybride, parce qu'il jongle avec des effets de réalité et de fiction pour mieux capter ses lecteurs.

---

<sup>7</sup> Comme nous l'avons affirmé, nous ne sommes pas historiens, donc nous n'apportons pas dans cet article des documents pour prouver le bien fondé de nos affirmations sur la liste citée. Néanmoins, tous les faits qu'elle contient peuvent être vérifiés dans les sites officiels de la République du Brésil et, entre eux, le Relnet ([www.relnet.com.br](http://www.relnet.com.br)), par exemple.

<sup>8</sup> ALMEIDA. Uma política externa engajada, p. 4. (Traduit en français par nos soins)

## 1. La chronique politique: un genre aux limites floues

Voici deux définitions du genre “chronique”:

- (i) La chronique (ou *column*, en anglais) constitue le genre journalistique le plus libre, le plus diversifié. C’est un texte ou un propos amalgame où peuvent se retrouver de la nouvelle, de l’analyse, du commentaire ou même du reportage au fil d’une lecture personnelle qu’en fait le ou la journaliste (le ou la *columnist*). La chronique repose non pas sur la transmission de l’essentiel (la nouvelle) ni sur la remise en contexte (l’analyse), mais sur la personnalité de celui à qui on la confie. C’est sa lecture de l’actualité, et sa façon de la raconter.<sup>9</sup>
- (ii) L’éditorial et la chronique relèvent d’une part de l’“événement commenté”, (...) d’autre part d’un engagement relativement libre de l’instance médiatique (...) Pour ces deux genres, il s’agit d’apporter un point de vue susceptible d’éclairer soit les événements jugés les plus importants de l’actualité, soit les événements culturels qui viennent de se produire (parution d’un film, d’une pièce de théâtre, d’un livre, etc.). Du coup, l’auteur de l’éditorial ou de la chronique peut revendiquer à juste titre le droit à la personnalisation du point de vue, voire à la subjectivité. (...) Il est cependant des différences entre ces deux genres. La première différence concerne le type de propos: l’éditorial s’exerce sur un propos qui concerne exclusivement le domaine politique et social, alors que la chronique peut concerner ce même domaine (chronique politique) mais concerne surtout des événements culturels (...). La deuxième différence est issue de la première: du fait de la thématique politique l’énonciateur sera amené à produire un discours d’opinion, du fait de la thématique culturelle l’énonciateur produira un discours d’appréciation.<sup>10</sup>

La première définition du genre que nous intéresse est assez étendue. En revanche, la seconde, tout en le comparant à un autre genre (l’éditorial) est bien plus précise en ce qui concerne la situation de la chronique dite “politique”. En effet (ii) suggère que la chronique française, d’une façon générale, se penche plus vers

---

<sup>9</sup> CREM. *Internet - Lexique des langages médiatiques*.

<sup>10</sup> CHARAUDEAU. *Le discours d’information médiatique*, p. 222-223.

le culturel que sur le politique, bien qu'en admettant l'existence des chroniques politiques. Cette affirmation montre qu'il y a des "normes" plus ou moins respectées qui règlent les sujets ou thèmes d'une chronique, dans l'espace scripturale qui lui est conçu.

Pourtant, l'acception ou l'usage le plus courant de "chronique" au Brésil s'accorderait plus facilement avec (i). Les axiologiques "libre", "liberté" "diversifiée" qui y sont utilisés pour désigner les positions assumées par les sujets énonciateurs du genre "chronique" ont été bien emphatisés. Par rapport à ses "collègues" journalistes du quotidien, le chroniqueur serait un sujet communiquant plus libre dans son aire scripturale: il peut laisser transparaître dans ses écrits pas seulement ses opinions sur le sujet approché, mais aussi y placer des considérations philosophiques ou métaphysiques. Et pour mieux capter ses lecteurs, il peut facilement se servir de l'ironie ou de l'humour en tant que stratégies communicatives. En ce sens, la chronique adopte le profil d'une sorte de dialogue entre le chroniqueur et son lecteur.

En songeant à cela, on peut dire que le chroniqueur se dirige à un public qui connaît son style ou sait le reconnaître; alors ce public "club fermé" des lecteurs sera également capable de comprendre l'ironie ou l'humour que cette forme de "communication par l'écrit" assume souvent.

La chronique, comme plusieurs autres genres, nous a été léguée par l'Europe (surtout par la France et par l'Angleterre). Mais, une fois dans des terres tropicales, elle a gagné une nouvelle façon d'être et d'apparaître, certes plus libre que l'euro péenne mais plus floue en ce qui concerne la délimitation de son territoire en tant que genre.

Quoi qu'il en soit, la chronique est un genre "mixte" ou "transgressif" et dans sa forme et dans sa situation d'énonciation. Expliquons-nous.

En premier lieu, elle est conçue à partir des données réelles (un fait divers, un événement social ou politique, une histoire vraie) dont la représentation formelle inclut obligatoirement des "effets

de réel” qui sont habilement aménagés à l’intérieur de la narrative. Néanmoins, tout en faisant le récit d’un fait réel elle l’entoure d’une brume fictionnelle issue de la subjective liberté de son scripteur... Ainsi, elle ajoute facilement aux “effets de réalité” maintes “effets de fiction”.<sup>11</sup> De cela résulte un discours qui glisse souvent entre les doigts, dès qu’on a la prétention de le renfermer dans une seule et unique case générique.

En second lieu, rappelons-nous, l’endroit de naissance ou de première parution d’une chronique a été le journal imprimé: donc, elle ferait partie du grand “genre médiatique”. Mais, un jour ou l’autre, la majorité de ses auteurs (dans le cas “brésilien”, au moins) finit par les rassembler et les publier dans une livre. Voilà le genre déplacé de son berceau médiatique, inséré dans une œuvre vite placée dans les rayons “littérature” des librairies... Une fois ainsi enfermée, bien qu’en gardant ses origines premières (document écrit pour la presse quotidienne), la chronique perd tant soit peu son caractère spatio-temporel quotidien et assume une certaine atemporalité qui est l’apanage des œuvres littéraires. En d’autres termes: en changeant de véhicule de diffusion, la chronique perd un peu son “âme première” tout en lui garantissant pourtant une sorte d’éternité, que le journal à lui seul ne pourrait pas la lui donner.

Telle qu’elle se présente au Brésil, ouverte à toutes sortes de réflexions sur la vie sociale et sur les différents discours qui y circulent, la chronique permet ainsi depuis fort longtemps<sup>12</sup> à ses différents auteurs (journalistes et écrivains) d’y placer des considérations et réflexions sur la vie politique du pays.

L’écrivain brésilien Luís Fernando Veríssimo, dont on a été puisé le *corpus* de cet article est assez connu au Brésil, où il travaille ou a déjà travaillé comme chroniqueur dans des journaux de grande diffusion (*Folha de São Paulo*, *Jornal do Brasil*, *O Globo*,

---

<sup>11</sup> Pour ces concepts, nous puisons dans: CHARAUDEAU. *Grammaire du sens et de l’expression*, p. 695.

*Estado de São Paulo...*). Le regard ironique qu'il pose sur les faits du quotidien lui attire de nombreux lecteurs. Regard qui devient parfois courageux: à l'époque où Fernando Henrique Cardoso était président du Brésil, Veríssimo a fait partie du nombre restreint des voix qui osaient le critiquer, en plaçant dans ses chroniques des signes qui montraient que la situation politique et économique du Brésil avait de graves problèmes, susceptibles d'être améliorés par une meilleure action gouvernementale.

Pour illustrer cet article, nous avons choisi huit extraits des chroniques qu'il a publiées dans trois journaux brésiliens au long des années 90. Les sept premiers ont été rassemblés dans un livre intitulé *Aquele estranho dia que nunca chega* (1999); l'huitième a paru dans le journal *O Globo* du 4 novembre 2004.

Il s'agit d'un choix assez éclectique mais susceptible de montrer des questions sociales et politiques qui continuent, d'une certaine façon, à faire partie des problèmes brésiliens et mondiaux. Voici les extraits (traduits en français par nos soins):

- (i) Les sans-terres ont commis de différents crimes qui justifient leur exécution sommaire. Le premier a été celui d'exister. (...) Mais le pire de leurs crimes est le littéralisme. Leur adhésion dangereuse à la lettre, leur prétention subversive de vouloir que la pratique suive la théorie. (...) Comme on le sait bien, tous au Brésil sont pour la réforme agraire. Nous parlons de cette réforme depuis des générations. A la sortie de la première messe [de la "découverte" du Brésil par les Portugais], il était déjà question de réforme agraire et personne n'était contre. Et maintenant on voit apparaître ces sauvages qui désirent détruire tout un passé de bonnes intentions et des belles phrases, voulant que la noble thèse devienne un simple fait et le principe intellectuel devienne terre et engrais. Et ils sont encore pressés! Vite, un bandit pour les achever.<sup>13</sup>

<sup>12</sup> Au XIXe siècle, Machado de Assis, l'un des plus grands noms de la littérature brésilienne, écrivait lui-aussi des chroniques politiques dans les journaux "cariocas". Ces chroniques étaient pleines de l'ironie qui a toujours été une caractéristique de l'écriture de Machado.

<sup>13</sup> VERÍSSIMO. *Este estranho dia que não chega*, p. 64-65. (Chronique "O pior dos crimes")

- (ii) Le PT doit beaucoup de son histoire à l'Eglise et on dit que Lula n'a jamais eu une crise de foi. Mais l'autre jour qu'il a voulu faire une déclaration au sujet de Dieu celle-ci l'a mise en mauvaise posture avec Lui. Lula a dit que Dieu était grand et n'avait pas encore été privatisé. Cette phrase, mal employée, semblait dire que l'on devait remercier Dieu parce que le chômage – qui est l'effet plus politiquement exploitable du modèle économique de celui qui veut se faire réélire – est en augmentation. Cela a été un nonsense qui n'a certainement pas affecté les relations de Lula avec Dieu mais cela a montré aussi que s'Il veut l'aider, Il devrait commencer par lui fournir des meilleures blagues, ou alors lui indiquer quelqu'un qui puisse les faire, à sa place.(...) Est-ce que Dieu tiendra en compte que l'adhésion de Efe Aga ["Efe" de Fernando; "H" d'Henrique] est très récente et, peut-être intéressée, tandis que Lula est un ancien compagnon, ou va-t-Il traiter tous les deux de la même façon?<sup>14</sup>
- (iii) Le président [FHC] a eu tort quand il a dit que le Brésilien a l'obsession de ne pas travailler. Ce qui bouleverse le Brésil c'est cet acharnement des gens à l'égard du travail. Une conséquence de leur manie absurde de manger et de leur obsession de survivre.<sup>15</sup>
- (iv) Il n'y a aucune raison de discuter sur le sang versé il y a si longtemps. Aucun d'entre eux [les leaders politiques de la dictature] n'a personnellement torturé personne. Et même pas métaphoriquement, avec des mauvais discours, par exemple, étant donné que tous parlaient très bien. Et vous allez finir par trouver sympathique l'enthousiasme de Delfim pour l'AI-5, pour la mise en forme de celui-ci. Il y avait là un homme avec un plan économique, convaincu que son plan était la meilleure des choses pour le pays, et avec la possibilité de le mettre en pratique sans être gêné par aucun formalisme démocratique. Sans opposition, sans avoir à l'expliquer aux critiques contrariantes, sans compter sur l'approbation du Congrès en retard, un rêve quoi.<sup>16</sup>

---

<sup>14</sup> VERÍSSIMO. *Este estranho dia que não cbega*, p. 60-61. (Chronique "O Deus das campanhas eleitorais")

<sup>15</sup> VERÍSSIMO. *Este estranho dia que não cbega*, p. 38. (Chronique "Viciados")

<sup>16</sup> VERÍSSIMO. *Este estranho dia que não cbega*, p. 56-57. (Chronique "As favas")

- (v) Il est injuste de comparer les deux Fernandos. Collor a toujours fait peur, Efe Aga est un homme civilisé et sympathique avec qui vous voulez parler de tout ce qui s'est passé depuis qu'il aurait quitté la présidence, de préférence la semaine prochaine. Mais il n'existe aucun moyen de traiter les deux comme un seul, car la différence entre eux est dans leurs personnalités respectives et l'un a continué le travail que l'autre a commencé. Somme toute, l'amalgame de deux Fernandos est égale à un Menem.<sup>17</sup>
- (vi) La publicité électorale dans la télévision, pour les partis qui ont plus d'espace et plus d'argent est de bonne qualité, mais il semble qu'il n'y ait pas d'autre moyen, pour les autres, que de montrer un message où la politique apparaît comme quelque chose de bizarre. Sans direction, script et surtout sans temps d'antenne, les petits partis n'arrivent pas à échapper du folklorique et du ridicule. Le résultat est ce paradoxe: la démocratie au moment des élections a son meilleur et son pire moment—elle fait honte, mais dans le *prime time*.<sup>18</sup>
- (vii) Pourquoi les politiciens [brésiliens] migrent de cette façon [d'un parti à l'autre]? C'est parce que les partis sont faibles et ne signifient pas grande chose? La conviction politique brésilienne en général change par commodité personnelle? Aucun autre pays dans le monde, je crois, n'offre pas à ses politiciens et à ses électeurs une si fine variété en ce qui concerne l'allégeance au parti. Il suffit que vous vous décidiez si vous êtes au milieu gauche, un quart de gauche, trois quarts de gauche, à la droite dissimulée, à la droite responsable ou à la droite Gengis Khan, et voilà: il y a toujours un parti prêt à vous accueillir au Brésil.<sup>19</sup>
- (viii) Il n'y a pas longtemps, dire que vous étiez sympathique au Parti des Travailleurs provoquait un certain sourire chez vos interlocuteurs. Il est vrai cela dépendait de vous, de votre situation économique dans la vie sociale brésilienne. Le sourire pourrait se traduire par surprise ("Le PT existe-il?"), par une forme d'agacement poli ("Oh, un autre cas de culpabilité bourgeoise") ou même par pitié ("Quelle naïveté").<sup>20</sup>

<sup>17</sup> VERÍSSIMO. *Este estranho dia que não chega*, p. 97. (Chronique "Dois em um")

<sup>18</sup> VERÍSSIMO. *Este estranho dia que não chega*, p. 44. (Chronique "Estranhos na prateleira")

<sup>19</sup> VERÍSSIMO. *Este estranho dia que não chega*, p. 42. (Chronique "Sintonia fina")

<sup>20</sup> VERÍSSIMO. *O fim de um certo sorriso*, p. 17.

Tous ces extraits ont été guidés par un désir d'ironiser de la part de l'auteur ou sujet-communicant et détiennent une double visée: d'un côté, ils veulent renseigner sur des faits sociopolitiques du Brésil; de l'autre, ironiquement, ils "rendent hommage" à la mémoire de quelques trente dernières années de gouvernement.

Puisque l'ironie commande le projet d'écriture de Veríssimo, parlons-en un peu plus. A notre avis,<sup>21</sup> les énoncés qui utilisent l'ironie dévoilent une ruse langagière: l'ironie leur donne une valeur argumentative; or, cette valeur est double: elle peut se localiser dans le sens littéral de l'énoncé ou dans son sens implicite. C'est la réunion de deux sens qui donne à l'énoncé ironique sa forme ambiguë.

Ainsi, l'ambiguïté loin d'être un défaut de cohérence est ici un atout. La possibilité qu'a l'ironiste de se servir d'un énoncé à deux conclusions – bien que le proverbe dise "Nul peut servir deux maîtres" – et de donner une place au doute fait que les énoncés qui composent son discours se classent dans le rang des stratégies argumentatives "faussement prudentes" ou "discrètement osées". Ainsi l'ironiste ne peut être accusé d'incohérence parce que, en assumant un discours, il a toujours la possibilité de se retrancher derrière l'une ou l'autre de deux valeurs argumentatives.<sup>22</sup> L'ironiste a découvert, pour ainsi dire, la clé par laquelle il déjoue les sanctions éventuelles du non-respect aux lois ou normes discursives.

D'une façon générale, on peut noter dans tous les extraits la présence d'une ironie au caractère dénonciateur, à l'exemple de Swift (1729) dans sa *Modeste Proposition*. Pour ainsi agir, l'ironiste se divise en deux "narrateurs", dans l'espace de ses

---

<sup>21</sup> MACHADO. *Essai d'analyse du fonctionnement de l'ironie comme élément de communication*, p. 150.

<sup>22</sup> MACHADO. *Essai d'analyse du fonctionnement de l'ironie comme élément de communication*, p. 151. L'idée est puisée dans: BERRENDONNER. *Éléments de pragmatique linguistique*, p. 63.

chroniques: le premier, le plus évident, on le nommera “narrateur fictif”; le second, celui qui détient un discours qui s’oriente vers une autre direction que celle assumée par le premier, ce sera le “narrateur réel”. Cela montre que tous les énoncés ironiques sont polyphoniques: ils mettent en rapport deux points de vue opposés, soutenus par deux voix opposées, comme l’affirment Bakhtine dans son livre *La poétique de Dostoïevski* (1970) et Ducrot dans *Le dire et le dit* (1984).

Ainsi, dans (i) le premier narrateur (le “fictif”) fait mine de se mettre du côté de la voix des riches ou de celle des intellectuels blasés qui, au niveau des discours qui sonnent bien, soutiennent la lutte des “sans terres”. Mais à condition que cela ne sorte pas du champ des idées. Le narrateur fictif fait un bond dans le temps pour évoquer des faits liés à la “découverte” du Brésil par le Portugal, en 1500: ici, l’hyperbole rejoint l’ironie car, “à la sortie de la première messe, il était déjà question de réforme agraire et personne n’était contre”. Evidemment, mais dans le sens ironique, puisque les “découvreurs” comme on le sait, ont bel et bien occupé la terre des Indiens. Les effets de fiction peuvent donc se voir dans la mention à ce passé fait de “bonnes intentions et des belles phrases”. Le narrateur fictif se met à côté de tous les *conquistadores*, ceux du passé et ceux du présent et donne aux sans-terres le statut de sauvages: leur extermination – comme celle des Indiens – s’avère donc nécessaire; il adhère ainsi à une mise en scène qui justifie les droits naturels des plus puissants.

La même façon d’argumenter se trouve aussi dans (iii) et (iv).

En (iii) le narrateur fictif (ou le “faux naïf”) s’oppose à la voix du président quand celui-ci en se servant d’un stéréotype venu de la *vox populi*, dit que le Brésilien, en général, est paresseux, n’aime pas le travail. Dans un procédé machiavélique, le narrateur fictif accuse les Brésiliens d’être tous, au contraire, possédés par une “obsession malade” pour le travail, par une manie de “manger pour survivre”... En d’autres termes, le gouvernement est bon, ce sont les gens qui veulent vivre et travailler dignement

qui empêchent le bon fonctionnement de la machine gouvernementale. Le “faux naïf” argumente par biais de l’absurde.

Or, cet absurde est omniprésent dans (iv), où la première voix feint (de nouveau) se relier avec des stéréotypes issus de la *vox populi* brésilienne, qui sont à la base des énoncés, bien qu’ils ne se montrent (explicitement):<sup>23</sup> “Le peuple brésilien est généreux et pardonne facilement” ou encore “Le peuple brésilien n’a pas de mémoire et oublie le passé politique sans grands problèmes”. Dans ce contexte préalable, qui devance les énoncés contenus dans (iv), il semble qu’être passif et oublier “le sang versé” à l’époque de la dictature soit une attitude plus sensée, plus en accord avec le caractère “joyeux”<sup>24</sup> des Brésiliens... En ce qui concerne l’ironie, on la voit dans le dédoublement de voix qui soutiennent (iv) et que se dirigent chacune d’elles, vers deux conclusions différentes:

- (a) Le ministre [de la dictature] Delfim avait un bon plan économique pour le Brésil et il a pu le mettre tranquillement en pratique → voix du narrateur naïf qui mène l’énoncé vers une conclusion “positive”
- (b) [mais cela a été possible parce que] la démocratie n’existait plus à cette époque, dans le pays → voix du narrateur lucide qui donne une redirection à l’énoncé en le menant vers une conclusion “non-positive”.

C’est dans la mise en place de ces deux voix, avec ces deux conclusions opposées que l’ambiguïté s’installe et, avec elle, l’ironie.

Observons un autre extrait, le numéro (ii). Ici l’ironie prend comme cible deux présidents: Lula et Fernando Henrique Cardoso ou “Efe Aga” (FH), comme Veríssimo s’amusait à l’appeler.<sup>25</sup> Le premier a toujours été connu par son franc-parler, par un discours proche des couches populaires du pays, discours d’un

<sup>23</sup> Ces stéréotypes agissent plus ou moins, comme une formation discursive agirait dans un discours quelconque.

<sup>24</sup> Encore un stéréotype qui s’est figé à *l’ethos* du Brésilien...

<sup>25</sup> A l’époque de parution de cette chronique, tous les deux étaient candidats à la présidence du Brésil.

homme qui n'a pas fréquenté de grandes écoles; le second, au contraire, est connu par sa façon soignée de parler et par ses attitudes d'intellectuel bien né. Toujours polyphonique, l'ironie cherche la base du discours de (ii) dans un discours (apparemment) *in absentia*: celui de la Bible. Voyons cela de façon schématisée:

- (a) Lula a voulu ironiser et a choisi Dieu comme cible ("Dieu est grand et n'a pas encore été privatisé") → il s'agit d'une gaffe mal reçue dans un pays catholique, où "il ne faut pas prononcer en vain le nom du Seigneur", comme le dit la Bible dans l'un de ses 10 commandements.
- (b) Fernando Henrique Cardoso, en tant que candidat, voit que Lula gagne l'appui des croyants brésiliens qui sont nombreux; l'intellectuel, sans doute non-croyant, "décide" pourtant de s'approcher de Dieu → l'image fait songer au "retour du fils prodigue", discours qui vient lui aussi, de la Bible.

Que fera-t-il le "Dieu des campagnes électorales"? Pardonnerez-vous la grande gaffe de son fidèle et ancien "compagnon" ou accueillera-t-il, les bras ouverts, ce nouveau fils prodigue? En effet, Veríssimo se moque à souhait de tout cet excès de dévotion pieuse, justement à la veille des élections: la piété des candidats fait ici songer à celle de Tartuffe...

Poursuivons. L'ironie de (v) se base sur une figure rhétorique – la répétition – qui apparaît ici au service de l'ironie. La politique brésilienne se répète, les électeurs répètent leurs mauvais choix, car ils ont élu, l'un après l'autre, deux "Fernandos", étant donné que le second continue "le travail que l'autre a commencé". Et le prénom "Fernando" et le mot "travail" sont ici utilisés de façon à laisser une large place au doute, à l'ambiguïté accordant à cet extrait, vu comme un tout, une valeur "non-positive". En plus, l'extrait est tragicomique: un Fernando additionné à un autre Fernando est égal à un... Menem soit, un président de la république argentine. Soit, tous les trois se valent. Remarquons aussi la division interne des voix dans (v):

- (a) Fernando Henrique Cardoso (le second Fernando) est un homme intelligent, agréable avec qui on aimerait discuter sur la vie politique au Brésil, dès qu'il quitte la présidence → la voix qui soutient cet énoncé se dirige vers une conclusion positive.
- (b) [et qu'il la quitte] le plus vite possible et "de préférence la semaine prochaine" → au contraire de (a), cette voix-ci se dirige vers une conclusion non-positive.

Entre ces deux voix, la balance penchera forcément vers la partie non-positive de l'énoncé: c'est elle qui contient la voix du narrateur, souriante mais toujours lucide. Somme toute, en (v) Veríssimo met en scène plusieurs discours politiquement inutiles: ceux de Fernando I, Fernando II et Fernando III (Menem) et bien sûr la voix du peuple qui se laisse tromper par tous ces discours, d'un pays à l'autre...

Dans (vi) encore la profusion de voix – cette fois-ci celles diffusées par la télévision – se fait aussi présente. La dénonciation ironique (et à la Socrate) peut se traduire par quelques questions: (a) Démocratie et publicité font-elles bon ménage? (b) La seconde ne détruit-elle pas la première? Outre cela, l'énoncé "la démocratie au moment des élections a son meilleur et son pire moment – elle fait honte, mais dans le prime time", qui réunit des éléments paradoxaux ("meilleur" et "pire"), est plein d'allusions et de sous-entendus: l'argent continue à rendre possible les meilleures et les plus convaincantes publicités politique, diffusées par la télévision; mais par principe, cela est néfaste à la démocratie qui ne devait pas être achetée ni présentée comme un produit de consommation.

Dans (vii) la polyphonie devient une cacophonie: on entend les sons confus et dissonants des voix issues de différents partis et de différents politiciens "indécis" ou "malins" qui migrent sans cesse de l'un à l'autre, au gré de leurs convenances. La politique brésilienne est donc un capharnaüm de voix qui évoquent un monde surréel, si bizarre que même le légendaire et terrible Gengis Khan a été évoqué comme symbole d'une "droite dure". De façon générale le chroniqueur adopte ici la stratégie de la question rhétorique: elle lui permet de mettre en place ses réponses ironiques.

Finalement en (viii) on voit un petit exemple de l'ironie nommée "de situation". Dans ce type d'ironie, apparemment, il n'y a pas un ironiste à proprement parler, mais un "observateur ironique",<sup>26</sup> c'est-à-dire, quelqu'un doué d'un sens d'observation aigu et capable d'envisager une situation quelconque sous un autre angle et d'y voir une certaine contradiction entre les éléments, contradiction qui lui fait croire que le fait analysé a eu lieu grâce à une sorte de coup du hasard ou du destin. Bien sûr il s'agit d'une mise en place ironique fabriquée par le scripteur en fonction d'un faire persuasif: c'est lui qui construit la "situation ironique". Veríssimo expose donc, en simple "observateur des faits" la transition et l'ascension du Parti des Travailleurs et de ceux qui l'ont soutenu. La conclusion de cet extrait est facile de deviner:

- (a) Hier, se dire "petista" → très mal vu;
- (b) Aujourd'hui, se dire "petista" → plutôt bien vu.

Soit, la "roue de la fortune" commande la vie des membres d'un parti politique voire la vie d'une nation...

### **Quelques mots pour conclure**

En faisant un bilan des extraits de chroniques ici présentés, on voit de façon générale et souvent "en filigrane" que pendant 30 ans: (i) le pays a voulu effacer de la mémoire de son peuple l'infâme gouvernement dictatorial; (ii) le retour à la démocratie a été difficile et controversé; (iii) si le Brésil d'aujourd'hui est plus fort que celui d'il y a trente ans, des problèmes subsistent: ni tous les politiciens sont fiables, ni leurs partis non plus; les grandes différences entre les classes sociales persistent et finalement (iv) en ce qui concerne les choix politiques, les Brésiliens sont influencés (un peu trop peut-être) par les voix issues de ces deux

---

<sup>26</sup> MUECKE. Analyses de l'ironie, p. 482.

grands “empires” formés par les différentes églises et chaînes de télévision. Bref, les extraits des chroniques ont tous adopté la devise de la comédie que le poète français Santeuil a bien prôné – *Castigat ridendo mores* – pour étaler de façon stratégique et habile quelques points faibles de la démocratie brésilienne.

Quoi qu’il en soit, un peuple dont les écrits peuvent librement critiquer le ou les gouvernements de son pays, par le moyen d’une forme de littérature où des éléments rhétoriques comme la satire et l’ironie règnent est, en fin de compte, et surtout dans nos jours, un peuple fortuné.

**Resumo:** Este artigo busca mostrar que a vida política de um país pode ser também representada por meio da literatura. Pela análise discursiva de alguns trechos de crônicas políticas (escritas por L. F. Veríssimo), pudemos notar que ali palpitam, em filigrana, ecos passados de vários anos da história do Brasil. A crônica se presta a tal análise, já que é um gênero literário misto, que se equilibra entre efeitos de real e efeitos de ficção. No presente caso, destacamos ainda, vinda da parte do autor, a presença de um olhar que sorri dos acontecimentos narrados, mas que é também impregnado de uma doce amargura que somente o exercício da ironia poderia conceder.

**Palavras-chave:** Crônica; memória; ironia; análise do discurso.

## Références

- BAKHTINE, M. *La poétique de Dostoïevski*. Paris: Seuil, 1970.
- BERRENDONNER, A. *Eléments de pragmatique linguistique*. Paris: Seuil, 1981.
- CHARAUDEAU, P. *Grammaire du sens et de l’expression*. Paris: Hachette, 1992.
- CHARAUDEAU, P. *Le discours d’information médiatique*. Paris: Nathan, 1997.

CREM [Centre de Ressources en Éducation aux Médias]. *Internet - Lexique des langages médiatiques*. Montréal: Faculté d'Éducation de l'Université du Québec, 2011. Disponível em: <<http://www.reseau-crem.qc.ca/projet/int3.htm#info2>>. Acesso em: 7 jan. 2011.

DUCROT, O. *Le dire et le dit*. Paris: Minuit, 1984.

MACHADO, I. L. *Essai d'analyse sur le fonctionnement de l'ironie comme élément de communication*. Toulouse: Université de Toulouse II, 1998. (Thèse, Doctorat)

MUECKE, D. C. Analyses de l'ironie. *Poétique*, Paris, n. 36, p. 478-493, 1978.

ALMEIDA, P. R. de. Uma política externa engajada: a diplomacia do governo Lula. *Revista Brasileira de Política Internacional*, Brasília, v. 47, n. 1, p. 163-184, 2004. Disponível em: <<http://www.pralmeida.org/05DocsPRA/1260PExtLula.pdf>>. Acesso em: 7 jan. 2011.

VERISSIMO, L. F. *Aquele estranho dia que nunca chega*, Rio de Janeiro: Objetiva, 1999.

VERISSIMO, L. F. O fim de um certo sorriso. *O Globo*, Rio de Janeiro, 4 nov. 2004.

#### Sites consultés

[www.estadao.com.br](http://www.estadao.com.br)

[www.folha.uol.com.br](http://www.folha.uol.com.br)

*Rede brasileira de relações internacionais (Relnet)*: [www.relnet.com.br](http://www.relnet.com.br)

Recebido para publicação em 7 de janeiro de 2011.

Aprovado em 4 de junho de 2011.